

par Judith Bourin

## Les Livres

**INTERVIEWS IMAGINAIRES, PAR ANDRÉ GIDE (N.R. F.).** — M. Gide vous l'a déjà répété cent fois : il n'écrit que pour être relu. Peu lui importe qu'à la première lecture vous soyez déçu ou dérouter ; il a confiance en ses sortilèges et demeure assuré qu'un jour vous reviendrez à lui, conquis enfin. En dépit de certaines apparences, il prétend ne jamais sacrifier à la mode éphémère ; il choisit ses sujets comme il lui plaît, sans souci d'opportunité. Il sourit d'être appelé « cher Maître » et se refuse à servir d'oracle. Il aime à étonner, à inquiéter. Il se veut libre et seul dans les méandres de sa pensée. Les disciples, les suiveurs le gênent. Et il n'aime pas les interviewers.

Il n'aime pas les interviewers, et pourtant son démon lui en suscita un auquel il ne sut échapper. (Le moyen, d'ailleurs, d'échapper au démon de notre propre esprit ?) Gide consentit donc à le recevoir, la conversation s'engagea, il se prit au jeu, parla beaucoup, et son interlocuteur — qui n'était pas aussi naïf qu'il paraissait — rendit indispensable une autre visite, puis une autre, et puis d'autres encore, tant et si bien que, de tous ces propos, il se forma la matière d'un volume qu'il nous est permis de connaître à présent.

Dans l'œuvre si diverse d'André Gide, ces *Interviews imaginaires* sont un livre mineur. Ils sont, si l'on veut, de la famille de *Prétextes*, de *Nouveaux Prétextes*, de *Incidences*, mais ils ne les égalent point. Non qu'ils soient ennuyeux ou plats le moins du monde : M. Gide ne sait jamais l'être. Mais ils n'ont pas la même richesse, je dirais volontiers : la même densité.

Ici, je devine aisément quelle serait la pensée de M. Gide, si toutefois ces lignes tombaient sous ses yeux. « Pourquoi, songerait-il, espérer me voir refaire ce que j'ai fait déjà ? Pourquoi, après avoir écrit *Prétextes* et *Nouveaux Prétextes*, souhaiter que je compose d'autres *prétextes* encore ? J'ai tenté tout autre chose cette fois. Et si ces *Interviews* déçoivent, c'est qu'on me dénie le droit de changer de manière. » Je dois le reconnaître : André Gide aurait raison de penser ainsi. Laissons donc de côté ses ouvrages antérieurs et, loin de rechigner devant ce ton nouveau, accueillons-le avec bonheur. Ces *Interviews imaginaires* — je le dis sans critique — sont

des marivaudages intellectuels. André Gide, dans un dialogue qu'il conduit avec art, mais qu'on dirait à bâtons rompus tant il paraît naturel, effleure mille sujets avec une légèreté incroyable, rend aillée une culture étonnante, nous ravit par son esprit, par sa liberté et la justesse de ses assertions. C'est un jeu plein d'adresse.

« Sans rien en lui qui pèse ou qui pose. »

On dirait d'un virtuose. Il nous parle avec une même aisance de Maurice Scève et d'Aragon, de Racine et d'Hugo, de Stendhal et de Marcel Proust. Qu'il traite de roman ou de poésie, des auteurs français ou des étrangers, c'est toujours avec une finesse admirable, une connaissance des œuvres vive et profonde. Sous son regard, elles se réchauffent, s'animent, secouent les cendres dont elles étaient recouvertes ; elles s'irisent et nous dévoilent des aspects nouveaux pleins d'attrait.

Pour Gide, le critique, c'est avant tout un homme de goût. Il n'a pas d'opinions (« on peut si bien vivre sans elles », écrivait-il jadis, pour nous choquer, dans une de ses Lettres à Angèle), mais il défend ses préférences ; il « suit sa pente », ignore les systèmes et les arts poétiques. La mesure de ses jugements, c'est son plaisir, mais il se plaît à suivre des chemins inconnus, oubliés, ardu, à découvrir de nouveaux filons, de rares espèces. Il y a du chercheur en lui, du collectionneur. Ces *Interviews imaginaires* nous viennent rappeler que l'écrivain André Gide est aussi entomologiste amateur.

A qui sait lire, ce livre est bien révélateur. Remarquez, par exemple, quel parti Gide tire de l'art du dialogue. Au lieu de s'enserrer dans un seul personnage, le voici qui se divise en deux, qui dédouble sa pensée, la nuance à souhait, s'avance, se rétracte, déjoue tous les pièges qu'il se tend à lui-même, s'interrompt au moment opportun : chaque fois qu'il se tait, c'est qu'il vient de risquer très consciemment un propos équivoque ; il tourne court aussitôt et part sur un autre sujet, satisfait d'éveiller en nous quelques réflexions hérétiques qu'il nous laisse poursuivre sans lui. Car, bien entendu, Gide n'affirme rien ; il se contente d'éveiller, de suggérer. Il ne s'enferme dans aucune formule : c'est le *passé muraille* de la littérature.

Il écrivait voici quarante années : « La politique, Monsieur. Eh ! comment ne s'en occuper point ? Elle nous guette de toutes parts et nous presse. Déjà sans le vouloir et sans le savoir on en fait. » Que dire à présent ? Aussi bien, en fait-il, non pas au grand jour, mais à mots couverts et par insinuations. Et, comme on glisse une lime dans le pain du prisonnier, il glisse ses critiques dans un apologue congolais, dans deux vers de Goethe ou dans une citation de Tacite. Ces ruses, loin de lui déplaire, paraissent au contraire l'amuser, et les rigueurs de la censure (il composa ce livre en 1942) semblent ne réclamer de lui que plus de virtuosité.

Il règne, à travers toutes ces pages, une insouciance, un contentement qu'on ne parvient pas toujours à partager. Et c'est là, je pense, ce qui nous empêche d'aimer ce livre comme il le mérite, sans doute. Si l'on ne s'abandonne pas à sa gaieté aussi complètement qu'on le devrait, c'est qu'il est aujourd'hui terriblement inopportun. Non que je veuille ne réclamer que

des œuvres de circonstance ! Mais il est certains badinages — même intellectuels — dont le tumulte de la guerre nous a, pour un temps, détournés... Rangeons donc dans notre bibliothèque ces *Interviews imaginaires*. Nous les relifons avec délices dans des jours apaisés.

ANDRÉ BOURIN.

## Les Beaux-Arts

PORTRAITS FRANÇAIS (chez Charpentier). — Très belle exposition chez Charpentier. Taches claires sur le faste d'un velours rouge, les visages se détachent, offerts ou lointains, dignes ou tendres ; ils tendent vers vous leur vie ignorée ou célèbre, leur énigme, et semblent immobiles, figés en cette minute rare qui les fixe à tout jamais en dehors de l'oubli et du temps.

Que demandait-on jadis au portrait ? ce que l'on réclame aujourd'hui du photographe. Une image aussi précise que possible, mais d'une précision aimable et flatteuse, destinée à être diffusée au loin ou à garder au sein de la famille, sur le mur du grand salon, le souvenir d'une femme jeune et jolie, éternisée en son printemps, ou celui d'un guerrier glorieux aux victoires impérissables.

Combien de princes sont tombés amoureux au reçu d'un portrait ! Ils en perdaient dans Perrault le boire et le manger, et, les ambassadeurs, négociant d'illustres hymens, emportaient, à l'appui de leurs dires, un pastel fragile au fond d'un lourd caisson.

Il est des portraitistes dont l'art souverain domine la mode et les temps, et d'autres de plus ou moins de génie, photographes avant la lettre — l'échelle est infinie — depuis Nattier, maîtresses royales, filles de France présentées en un décor mythologique et fleuri, jusqu'au peintre modeste et ambulante qui, ses toiles sous le bras, de village en village peint chaque génération en perruque blanche, cheveux à la Titus, crinolines ou paniers. Puis la photographie intervient, la clientèle se retire. Le portrait s'affranchit ; le portraitiste n'est plus un spécialiste qui flatte le public, s'assure des commandes, c'est un être indépendant, qui peint à sa guise, malmène souvent le modèle, étire les visages, les dissocie, suivant les écoles et son talent. Le portrait rejoint l'air, la nature ; les modèles vont et viennent sous les ombrages, parmi les coquelicots... Première alliance vivante du paysage et du portrait. Combien loin des groupes académiques de Claude Lorrain et de Poussin !... Et c'est mainte-